

REVUE DE PRESSE

SCÈNES DE VIOLENCES CONJUGALES

Du 7 au 29 juillet au 11.Avignon à 22h15



Texte, mise en scène et scénographie

Gérard Watkins

avec

Hayet Darwich, Julie Denisse, David Gouhier, Maxime Lévêque, Yuko Oshima

musique

Yuko Oshima

lumières

Anne Vaglio

Contact production : Virginie Hammel – virginie@lepetitbureau.fr – 06 13 66 21 33

La tyrannie masculine découpée au scalpel

THÉÂTRE Dans le cadre de la 6^e Biennale des écritures du réel, qui font dialoguer art, politique et société, Gérard Watkins présente *Scènes de violences conjugales*.

Marseille (Bouches-du-Rhône),
envoyé spécial.

Dominant quelques estrades qui deviendront forêt, rue ou logement, une plateforme accueille la batterie que fait vibrer la compositrice Yuko Oshima. Deux couples se présentent : Rachida (Hayet Darwich) et Liam (Maxime Lévêque). Ils sont jeunes et « issus d'un milieu violent et précaire ». Annie (Julie Denisse) et Pascal (David Gouhier) « sont au milieu de leur vie respectivement de classe moyenne et bourgeoise ». Ces définitions, que donne le metteur en scène Gérard Watkins, soulignent combien son texte est tracé au cordeau. Il dit « au scalpel et au laser ».

Créé en 2016, *Scènes de violences conjugales* aurait dû entamer une nouvelle vie en ouvrant en 2020 à Marseille la Biennale des écritures du réel, épisode vaporisé par le Covid. Et c'est finalement cette année, pour la 6^e édition de ce rendez-vous qui se déploie pendant trois mois dans la cité phocéenne, que le travail

passionné du Perdita Ensemble revient à la scène. La première vie du spectacle s'est déroulée avant la bombe de la ténébreuse affaire Weinstein, à la veille de l'emballement salubre du mouvement #MeToo, décliné dans de nombreux pays, dont la France avec #balancetonporc. L'actualité brûlante a ainsi rattrapé la pièce, et il n'est pas anodin que le public, à l'heure des saluts, se lève désormais pour applaudir l'équipe.

LA SOIF SANS LIMITE DU POUVOIR SUR L'AUTRE

Évoluant dans deux univers que rien ne rapproche, Rachida et Liam comme Annie et Pascal glissent progressivement dans une violence domestique qui les réunit à leur insu. Cet emballement est d'abord celui des mots qui font mal à l'âme, puis celui qui cogne, qui viole, qui provoque des hémorragies, qui conduit à l'hôpital. Cette violence des mâles, éructant leur malaise ou le crachant dans de jolies phrases, est toujours la même, submergés qu'ils sont par leur soif sans limite de pouvoir tyrannique. Et les victimes sont leurs femmes. Certes, la distance que permet le théâtre rend l'affaire supportable. Pour autant, comme le dit encore Watkins, ils s'agit, « comme

le faisait jadis Henrik Ibsen, (de) prendre le personnage par le collet et de ne pas le lâcher jusqu'à ce qu'il ait accompli sa destinée ».

UN REGARD MAL INTERPRÉTÉ, UNE MAYONNAISE RATÉE...

Le récit, écrit à partir d'improvisations, s'appuie sur plusieurs études et rencontres, notamment avec les animatrices de l'Observatoire des violences envers les femmes, créé en Seine Saint-Denis en 2002. « Je ne veux pas faire un spectacle de propagande, un spectacle "social" comme on en voit parfois où tout le monde est d'accord à l'issue de la représentation », précise le metteur en scène. Le résultat, bouillonnant, se veut froid. Comme un rapport de police. Un regard mal échangé, une recette de mayonnaise oubliée, entraîne les deux couples dans un monde noir et sans retour. Sans échappatoire possible. Mais cette violence disséquée est hygiénique, utile à la société humaine. ■

GÉRALD ROSSI

Scènes de violences conjugales, jusqu'au 12 juin à Marseille, Biennale des écritures du réel. www.theatrelacite.com et 04.91.53.95.61. La pièce sera au 11, pendant le Festival d'Avignon (off) du 7 au 30 juillet.

Les Inrockuptibles

Avec “Scènes de violences conjugales”, Gérard Watkins s’empare à bras-le-corps de la violence faite aux femmes

Par Fabienne Arvers | Vendredi 1^{er} avril 2022



“Scènes de violence conjugale” de Gérard Watkins © Elena Mazzarino

Présenté dans le cadre de la Biennale des écritures du réel 2022 à Marseille, le spectacle de Gérard Watkins cerne sans fard la question de la violence conjugale, des deux côtés de la lorgnette : victimes et bourreaux.

Scènes de violences conjugales : le choix du titre, variation sur le film d’Ingmar Bergman et le mot “vie” remplacé par celui de violence, dit d’emblée la teneur du projet de Gérard Watkins. Répondre à un constat terrifiant : *“Une femme meurt tous les trois jours suite aux coups portés par un homme.”* Et en découdre théâtralement en cherchant à cerner et à comprendre *“la violence faite aux femmes. Violences physiques, psychologiques, sexuelles, économiques, administratives et sociales. Une pratique héritée du droit du plus fort qui perdure au moment où la femme revendique sa juste place, équitable, au sein d’une société où la domination masculine est toujours prégnante”*.

Pour autant, son spectacle ne relève jamais du théâtre documentaire. Il s’agit, comme toujours avec Gérard Watkins, d’une écriture de plateau et dramaturgique née d’improvisations avec ses acteur-trices, menées en parallèle de leurs rencontres avec différent-es membres actif-ves de la société civile et publique en lutte pour enrayer la violence. De l’Observatoire de la violence envers les femmes du 93, en Seine-Saint-Denis, à

Françoise Guyot, vice-procureure, chargée de mission auprès du procureur de la République pour les affaires de violences conjugales, et des stages de sensibilisation pour des hommes ayant commis des actes d'agression aux échanges avec la victimologue Azucena Chavez, cette immersion dans le réel donne son armature au spectacle qui se penche sur la genèse du passage à l'acte violent, fait ressentir l'état de sidération des victimes, tout en laissant voir une possible libération de la violence subie ou donnée.

États des corps

La scénographie minimaliste, constituée d'un lit conjugal placé en avant-scène que prolonge une estrade triangulaire, surmontée par la batterie de la musicienne Yuko Oshima, tient plus de l'installation performative que d'un décor de théâtre. Un espace vide apte à prendre en charge les histoires si ressemblantes de ces deux couples si différents que forment d'un côté Rachida, d'origine algérienne ayant fui un père violent, et Liam, issu d'un milieu provincial et populaire ; et de l'autre, Annie, mère de deux enfants de deux pères différents, et Pascal, photographe, appartenant respectivement à la classe moyenne et bourgeoise et qui se rencontrent au mitan de leur vie. Un refus du naturalisme que renforce encore la présence en permanence des interprètes qui jouent les deux couples sur le plateau, tous formidables et d'un engagement dans leur personnage qui force le respect, les un-es observant les autres en silence. Tout repose sur la justesse des émotions et des états de corps, socle vibrant des mots pour le dire. C'est l'essentiel.

Biennale des écritures du réel du Théâtre la Cité, à Marseille du 16 mars au 12 juin.

Prochains rendez-vous : *Atout genre(s)*, mise en scène Carole Errante, 31 mars et 1^{er} avril. *Suivre quelqu'un*, une création de Laurent de Richemond et Stéphanie Louit, les 1^{er} et 2 avril. Une soirée avec Frédérique Lecomte le 4 avril avec le spectacle *Le Cabaret de la Madone* et le film *Congo Paradiso*.

Scènes de violences conjugales, un spectacle de Gérard Watkins – Perdita Ensemble. Avec Hayet Darwich, Julie Denisse, David Gouhier, Maxime Lévêque, Yuko Oshima. Au 11 d'Avignon, du 7 au 29 juillet (relâche les 11, 19 et 26 juillet).

La Terrasse

N°248 - 16 novembre 2016

THÉÂTRE - CRITIQUE

Théâtre de la Tempête / texte, mes et scénographie Gérard Watkins

Scènes de violences conjugales

Publié le 15 novembre 2016 - N° 248

Au fil d'une partition minutieuse, Gérard Watkins et les quatre remarquables comédiens qui l'accompagnent exposent et auscultent les mécanismes de la violence conjugale dans toute leur complexité.

C'est un étonnant et impressionnant travail scénique qu'ont accompli Gérard Watkins et les siens. Nourrie par une recherche documentaire d'environ un an auprès de l'Observatoire des violences faites aux femmes de Seine-Saint-Denis, du docteur Lazimi, de la victimologue Azucena Chavez, de la vice-procureure Françoise Guyot et de divers intervenants et associations, l'écriture a ensuite été élaborée au plateau avec les acteurs, puis en solitaire par l'auteur et metteur en scène Gérard Watkins. Semi-fictionnelle, mêlant scènes vécues incarnées et récits narratifs, la pièce explore au cœur de l'intime toute la complexité des parcours et des mécanismes qui déclenchent et instaurent la violence conjugale, et laisse émerger une possible issue thérapeutique. En France, en moyenne, tous les trois jours une femme meurt assassinée par son conjoint. Gérard Watkins voulait logiquement représenter cette issue tragique pour l'une des deux femmes de la pièce, mais Ernestine Ronai de l'Observatoire lui a – logiquement aussi – opposé un refus : « la femme ne doit pas mourir ». Justement parce que les femmes battues sont honteuses, pétrifiées, anéanties, massacrées, il ne faut pas qu'elle meure.

Au plus profond des êtres

Ce dialogue avec des membres de la société civile a participé à la visée et à la réussite de la pièce : ce n'est pas un théâtre documentaire, mais un théâtre sensible à la fois immersif et réflexif, qui porte à la scène des situations complexes en éclairant autant les victimes que les « perpétrateurs » de violence, qui opère au plus profond des êtres et de leur histoire, et engage si fortement les acteurs qu'ils apparaissent simplement comme des personnes, dans une proximité minutieusement construite avec les spectateurs. Au-delà de l'incarnation du vécu, les quatre protagonistes, remarquablement interprétés, sont la somme d'expériences révélatrices et symptomatiques. Il y a Rachida et Liam (Hayet Darwich et Maxime Lévêque). Forte, courageuse, Rachida quitte le carcan familial et

s'installe avec Liam, venu de province. Et il y a Annie et Pascal (Julie Denisse et David Gouhier). Elle puéricultrice, lui photographe en échec. Ils se rencontrent sur un quai de gare, se revoient, et emménagent ensemble. Deux univers très différents, et deux basculements parallèles de l'amour naissant jusqu'à l'horreur de la violence, extrême, exposée sans fard par Gérard Watkins, telle que la cruauté des faits l'exprime. Déterminé par le réel, le ressenti est au cœur de sa démarche de compréhension et de mise en scène, qui intègre pleinement les spectateurs, installés dans un dispositif tri-frontal. Une bande sonore interprétée en direct à la batterie – par une femme, Yuko Oshima – accompagne l'action. Jamais impudique, c'est un théâtre de l'humain qui se déploie, qui expose la tragédie terrifiante de la violence en s'inscrivant dans une profonde attention à l'autre.

Agnès Santi



Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

Le Théâtre

Scènes de violences conjugales

(Non de gnons !)

QUAND Gérard Watkins, l'auteur et metteur en scène, a raconté son scénario initial à Ernestine et Carole, deux permanentes de l'Observatoire des violences envers les femmes du 93, elles lui ont dit, simplement mais fermement, en majuscules : « IL NE FAUT PAS QUE LA FEMME MEURE. » Il avait fait de sa pièce une tragédie, et certes elles comprenaient bien les règles de la tragédie, elles comprenaient ses exigences et ses contraintes, et sa logique d'homme de théâtre, mais elles le lui dirent : « Une femme doit penser qu'elle ne doit pas mourir. Qu'elle ne doit pas être battue. Qu'elle n'a aucun ordre à recevoir, de personne. Qu'elle peut s'en sortir en ouvrant une porte. En prenant la parole. » Donc : « LA FEMME NE DOIT PAS MOURIR. »

C'est un spectacle éprouvant. Les débuts sont légers, drôles, touchants, et puis... A un moment, alors que la violence est en train de monter, alors que le piège est en train

de se refermer sur chacune des deux héroïnes, on se dit que si la plongée dans l'atroce se poursuit il n'est pas sûr qu'on réussisse à tenir bon. Si, pourtant. Ce spectacle ouvre des portes.

D'un côté, le très jeune Liam, un gamin encore, qui vient de quitter sa province, se retrouve largué à Paris, ne cesse de geindre sur son sort, « je suis en galère », etc. Il rencontre la beurette Rachida, laquelle joue la dure, au début on a l'impression qu'elle va le mener par le bout du nez. De l'autre, voilà cette grande gigue d'Annie, plutôt larguée avec ses deux gosses de pères différents ; sur le quai du RER, elle tombe sur Pascal, un photographe qui se la pète un peu trop. Histoires d'amour qui commencent. Viendra l'emménagement à deux, viendront les violences...

Tous les quatre sont en permanence sur le plateau, lequel est nu, et que domine Yuko Oshima, assise devant une imposante batterie. D'un coup de cymbales ou d'un roulement de tambour elle ponctue,

accompagne, souligne l'action, et nous le rappelle : ce n'est pas un spectacle social, on n'est pas dans le documentaire, l'illustration, le réalisme, d'ailleurs, trois scènes mises à part, on ne verra guère de violences physiques sur le plateau, rien de gore ici, pas une goutte de faux sang, rien, juste l'évocation des violences, qu'on vous laisse imaginer, et c'est peut-être encore pire. Les scènes alternent, on passe d'un couple à l'autre, d'un malentendu à l'autre, d'un dérapage à l'autre, puis c'est l'engrenage, comment chacune des femmes pourra-t-elle s'en extraire ? Comment pourront-elles ensuite se reconstruire ?...

Si cette pièce est d'une grande force, c'est que jamais le spectateur ne se sent voyeur, extérieur à l'action, examinateur de cas psychologiques. Car ces histoires de couples renvoient aux nôtres, au début du moins : les disputes, les incompréhensions, les reproches, « J'essaye de comprendre Annie - j'essaye de comprendre ce que tu me...

ce que tu me dis là », les jugements, les incompatibilités, tout cela paraît si banal. Et déraile si vite...

Et l'on s'interroge : comment peut-on ainsi glisser vers l'horreur ? Pourquoi une femme meurt-elle tous les trois jours sous les coups de son conjoint ? Et l'on est sidéré de voir évoluer devant soi un personnage à ce point toxique, inaccessible à tout vrai repentir, à toute thérapie. A explorer ces coins d'ombre profonde de l'humanité, on a des vertiges et des effrois.

Ecrive à la suite d'une année d'enquête et de rencontres avec des thérapeutes, cette pièce sonne terriblement juste. Le ton, le jeu des comédiens, à qui il a fallu, on le devine, aller chercher loin au fond d'eux-mêmes ce qu'ils nous donnent à voir - notamment Julie Denisse, bouleversante de bout en bout. Heureusement, à la fin : LES FEMMES NE MEURENT PAS.

Jean-Luc Porquet

● Au théâtre de la Tempête (à la Cartoucherie), à Paris.



10 mars 2017

11 heures sur Fip passé de quelques jeux interdits

Si vous n'avez pu voir ce chef d'oeuvre au théâtre de la Tempête... pour cause de salle comble de succès à guichet fermé et autre bouche à oreille ouverte, sachez que *Scènes de violences conjugales*, pièce écrite, mise en scène et scénographiée par Gérard Watkins, se rejouera ce soir et uniquement ce soir à l'Espace 1789 de St Ouen.

Ce spectacle à couper le souffle devrait rendre son dernier mot de la saison sous des tonnerres d'applaudissements, comme ce fut le cas à la Tempête.

Oui vraiment vous pouvez y aller les yeux fermés.
D'autant que c'est une pièce qui ouvre les yeux...

Avec force, avec grâce, et une rare subtilité... y est décortiquée la mécanique de la violence au sein du couple entre éclate de la rencontre et fracas de l'éclatement à travers deux histoires croisées, celles de deux couples, servies par cinq comédiens époustouflants d'intensité et de justesse.

Une pièce à la rythmique aussi précise qu'implacable, dont les percussions ponctuent en live les upercuts internes que se prennent à l'unisson public et personnages

On ne ressort pas KO du spectacle, mais plutôt ébloui par cet éclairage inattendu de nos zones d'ombres.

Scènes de violences conjugales à voir ce soir à l'Espace 1789 de St Ouen.

Patricia Franchino



Novembre 2016

A la Tempête ces jours ci il pleut des coups.

Coup de théâtre.

Avec un spectacle splendide qui se joue actuellement au théâtre de la Cartoucherie.

"Scènes de violence conjugales" écrit et mis en scène par Gerard Watkins est à tomber, et surtout a se relever.

Une oeuvre magistrale, a vous couper le souffle.

Un jeu psychologique qui se joue sur une scène triangulaire, scène qui a la forme de chacune des répliques, celle d'une flèche décochée.

Au bout de cette flèche, une batterie qui en dit long, qui en dit live sur tout ce qui bat, tout ce qui cogne a l'intérieur des personnages.

L'écriture est brillante.

Les comédiens sont prodigieux.

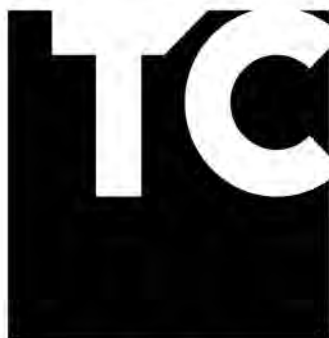
La mise en scène moderne, inventive, percutante.

Quel que soit ce qu'on a vécu soi-même, on est touché de plein fouet par ce moment de théâtre qui traite d'un fléau de société.

Gerard Watkins a réussi son pari : en sortant de la salle, les langues se délient.

"Scènes de violences conjugales" à voir absolument au théâtre de la Tempête, jusqu' au 11 décembre.

Patricia Franchino



Temporairement contemporain

LE JOURNAL DE LA MOUSSON D'ÉTÉ

N°6

28 août 2016

IL NE FAUT PAS QUE LA FEMME MEÛRE

SCÈNES DE VIOLENCES CONJUGALES

UN SPECTACLE DU PERDITA ENSEMBLE

CONCEPTION GÉRARD WATKINS



Avant d'aller voir le nouveau spectacle de Gérard Watkins, *Scènes de violences conjugales*, on se prépare mentalement. C'est un sujet tellement difficile que l'on craint le pathos ou la surenchère de violences physiques. Mais on craint aussi le côté partisan et moralisateur : regardez la violence faite aux femmes, regardez comme ces hommes sont des monstres. Et pourtant rien de cela. La démarche de Gérard Watkins est d'une subtilité bien supérieure. Son sujet, il le décortique, il le découpe au « scalpel » comme il dit. Il procède à la manière d'un scientifique, son théâtre est analogue à un laboratoire. Pour ce faire, il prend deux couples, de deux milieux différents, l'un populaire, l'autre bourgeois et il étudie comment la violence naît et évolue depuis les prémisses de la relation. Comme dans une expérience, il analyse pas à pas les moindres changements infinitésimaux qui surviennent dans ces couples. Car la violence ne naît pas de nulle part, elle a des sources, toujours différentes, pour Liam comme pour Pascal Fortin. Et ces analyses ne viennent pas non plus de nulle part. À la manière d'un anthropologue, il a rencontré avec sa compagnie, le Perdita Ensemble, tous les membres actifs de la lutte contre les violences conjugales et c'est à partir de ces rencontres que les comédiens ont pu travailler leurs personnages. Il y a donc quelque chose du naturalisme zolien dans la démarche de Gérard Watkins, on choisit un milieu social, on y place des personnages qui sont des vrais individus et pas de vagues esquisses et on étudie ce qui se produit.

C'est dans ce corps à corps total avec le sujet que réside la force du spectacle. On sent que le spectacle est le fruit d'une longue préparation, d'une longue immersion dans le milieu complexe des violences conjugales. Du coup, le résultat échappe totalement à la stigmatisation. Les deux couples fonctionnent de manière tout à fait différente et la violence ne surgit pas de la même façon. De la même manière, les deux hommes au tempérament violent sont des monstres à figure humaine. Ils ne sont pas condamnés d'un seul bloc, au contraire, on dévoile leurs failles, les éléments qui expliquent leur basculement dans la violence. Comme le dit Gérard Watkins : « La violence conjugale contient en elle une métaphore des différents mouvements de la violence contemporaine, autant dans son contexte psychologique, social, affectif, que dans son expression du droit du plus fort. »

La violence conjugale est souvent le résultat d'une aliénation plus globale de la société. Et l'on remarque qu'elle n'est qu'une infime part d'une torture psychologique beaucoup plus vaste. Une torture psychologique qui fait appel à des mécanismes que

l'on retrouve dans d'autres cellules que celles du couple tels que : culpabilisation, réduction de l'autre, manipulations. Ainsi la pièce accède au général. Mais si elle y arrive, c'est parce que la peinture du particulier atteint un niveau d'excellence. Les personnages en face de nous, avec leurs noms et prénoms, leur biographie précise, existent réellement pour nous. Et surtout ce qui existe, c'est leur flux de pensée. Flux de pensée qui subit le jeu pervers de l'autre, flux de pensée dans lequel on pénètre véritablement pour chaque personnage, tellement la langue les individualise. A la manière des « tropismes » dont parle Nathalie Sarraute, Gérard Watkins analyse tous les glissements progressifs de conscience pour arriver à la « sidération », phénomène physique d'auto-défense qui rend la victime totalement incapable de penser, le vide... Après le vide, la renaissance, et c'est grâce aux centres d'aide que ces femmes s'en sortent, peuvent se revoir dans le miroir. Hier, on abordait la question du politique au théâtre et peut être qu'ici Gérard Watkins nous donne une réponse. Le politique au théâtre ce n'est pas la réaction à chaud, la réaction politicarde et partisane, c'est l'imprégnation méticuleuse, la descente dans les abysses de la conscience qui fait ressurgir en creux toutes les névroses qu'inocule en nous la société.

Laura Elias

« JE NE VEUX PAS FAIRE UN SPECTACLE DE PROPAGANDE, UN SPECTACLE « SOCIAL » COMME ON EN VOIT PARFOIS OÙ TOUT LE MONDE EST D'ACCORD À L'ISSUE DE LA REPRÉSENTATION. ET FINALEMENT EMBARRASSÉ DE L'ÊTRE. J'AI ENVIE D'ENTRER PROFONDEMENT DANS CETTE MATIÈRE ET DE LA LAISSER RACONTER SANS FARD CE QU'ELLE A À RACONTER. SUR L'ÊTRE HUMAIN. SUR LE MONDE. SUR LA VIOLENCE. SUR L'AMOUR. »



SPECTACLE PRÉSENTÉ AU CENTRE CULTUREL PABLO PICASSO
NAVETTE EN BUS DÉPART À 20H15 DEVANT L'ABBAYE
RETOUR À L'ABBAYE EN BUS À L'ISSUE DE LA REPRÉSENTATION

Liam ne pourra s'empêcher de s'emporter et de vouloir prendre possession de Rachida en lui déniait tout droit à exister pour elle-même en faisant des études ou en échangeant avec d'autres personnes. Il ira même jusqu'à convoquer les paroles du prophète, lui le mécréant, pour lui interdire quelque activité que ce soit. Et s'il réclame « à corps » et à cri un bébé d'elle, ce sera pour tenter de la « contrôler », de la mettre sous sa coupe, en colmatant par la même occasion, de manière hallucinatoire, le manque abyssal d'amour en lui. Lorsqu'elle finira par accéder au désir de son compagnon, ce dernier deviendra instantanément jaloux de la petite vie en gestation, commettant lors d'une dispute plus « appuyée » qu'à l'ordinaire l'irréparable. L'embryon lové au creux du ventre de Rachida ne survivra pas à cet accès de violence passionnelle. Pascal, pervers « magnifique », manipulateur aguerri, n'aura de cesse d'abaisser jusqu'à l'anéantissement la trop sincère Annie, fondant d'amour et de respect pour cet être d'un niveau social supérieur au sien. Il la blessera d'abord dans son « amour propre » en lui faisant la remarque, que le jour même de leur rencontre, au lieu de se laisser aller à ce moment magique – glaces devant Notre Dame... – elle avait osé décrocher son téléphone pour répondre au père de sa fille. Annie aura beau essayer de lui expliquer la nécessité qu'elle avait de décrocher, elle aura beau lui dire à quel point elle le trouvait beau et éduqué, lui, il n'entendra rien, son propos étant ailleurs. Elle se pliera pourtant à ses goûts en renonçant par exemple à une brochette de poulet au profit d'un caviar d'algues – il est végétarien -, elle ira même, elle qui ne sait pas nager, répondre à son injonction de plonger dans l'eau froide pour récupérer le portable qu'il venait d'y jeter... avant de l'entendre lui dire qu'elle était complètement folle de s'être jetée ainsi à l'eau... Mais rien n'y fera, tant pour survivre à ses propres échecs il est mû par l'obligation de l'anéantir, elle, à petits feux...

L'effort pour rendre l'autre fou, du psychanalyste américain Harold Searles, trouve là une parfaite illustration : face à des injonctions paradoxales, en passant sans transition du plan affectif amoureux à celui d'un rejet brutal, Pascal crée en Annie une onde de choc qui – travail souterrain de l'érosion en action – sape toute confiance en elle. En ébranlant sciemment tout repère fiable, il la précipite – non sans la jouissance du prédateur que le rictus au coin des lèvres traduit – vers la perte d'elle-même. Il faut la voir se ratatiner devant nous cette femme, la tête engoncée dans les épaules et les bras désarticulés battant l'air, la parole saccadée et implorante d'un pantin ventriloque « désanimé » par des soubresauts convulsifs, ou encore voir les traits distordus de son visage en gros plan hurlant de douleur, pour saisir les effets dévastateurs du manipulateur pervers en action. Ces deux femmes, de là où elles sont, chacune porteuse de son héritage culturel et familial, connaîtront les affres d'une destruction programmée par deux compagnons portant en eux l'âpre nécessité d'en découdre avec l'existence jusqu'à ce que mort s'ensuive. Rien n'est là pour faire obstacle à la rage sourde de ces « perpétrateurs » – « selon la dénomination trouvée par Claude Régy dans son adaptation de 4.48 Psychose de Sarah Kane », dixit Gérard Watkins – car il y va de leur propre survie à eux. Ainsi Annie aura affaire à une violence qui, pour être moins brutale en apparence, se fait encore plus insidieuse que celle frontalement décelable exercée sur Rachida. L'une et l'autre ne pourront trouver une issue personnelle dans ces voies sans issue sans avoir recours à la voix d'un tiers extérieur susceptible d'abord de les isoler de la toxicité de leur agresseur, et ensuite de leur redonner droit au chapitre en rétablissant leur estime de soi.

Les thérapies mettront en lumière ce qui dans les parcours des uns et des autres les prédisposaient à devenir victimes ou bourreaux de l'amour, car sans lui rien ne serait advenu, ni l'attirance, ni le rejet violent. Si les femmes se reconstruiront après un parcours de reviviscence de leur passé traumatique, si Liam comprendra quelque chose de sa violence héritée en revenant à Châteauroux sur la tombe de son frère aîné, ce sera plus difficile pour Pascal dont la perversité inscrite en lui ne s'apaisera qu'en trouvant dans le cliché pris de regards haineux dirigés vers sa personne une source d'« agrément », incapable de se voir tel qu'il est sans l'objectif d'un appareil qui fixe ce qu'il refuse de regarder en face.

Résultat d'une écriture incisive par l'auteur, metteur en scène, scénographe, suite à un travail de plateau avec son collectif le Perdita Ensemble, lui-même nourri par des rencontres avec des associations et des professionnels de la santé et de la justice, ce poème dramatique proposé par Gérard Watkins s'adresse autant à l'intelligence qu'à la sensibilité du spectateur, érigé en grand témoin de ce qui se passe sur « l'autre scène » de la violence conjugale ordinaire. Une réticence peut-être... était-il utile que les thérapeutes sur scène développent si longuement les liens entre présents et passés des personnages, au risque de devenir un peu didactiques alors que l'ensemble échappe « justement » à ce défaut ?

Malgré cette légère réserve sur l'apparente lourdeur de ce passage consacré à la reconstruction – dans le but certes louable de « faire vivre la femme qui se doit d'échapper aux règles de la tragédie » -, Scènes de violences conjugales est à mettre au rang d'un théâtre de très grande qualité. « Profondément » dérangeant, finement documenté et habilement monté, ce théâtre sans concession tant dans sa forme que dans le sujet « ordinaire » qui l'inspire, est à prendre comme une expérience artistique et humaine des plus exceptionnelles.

Gérard Watkins signe là sans nul doute une oeuvre ayant statut de chef d'oeuvre, tant sa maîtrise artistique relève de « la belle ouvrage ».

« SCENES DE VIOLENCES CONJUGALES » : UPPERCUT GAGNANT

Posted by infernolaredaction on 15 février 2017



« Scènes de violences conjugales », texte, mise en scène et scénographie de Gérard Watkins / TnBA
du 7 au 11 février

Faire théâtre avec un problème récurrent de société est en soi une entreprise scabreuse. En effet, entre copié collé du réel et manifeste didactique débouchant sur un insupportable méli-mélo de bonnes intentions, les écueils sont nombreux. Dès le titre, faisant résonner de manière subliminale cet opus avec un autre Scènes de la vie conjugale d'Ingmar Bergman -, la direction artistique est sciemment marquée et met « en pièces » tous les discours militants ânonnant. Mettant « inconsciemment » ses pas dans celui du Suédois, expert en analyse des comportements des couples à la dérive, Gérard Watkins réussit là, avec ses acteurs du Perdita Ensemble une oeuvre théâtrale mettant à nu les rouages d'une infinie violence au sein de deux couples (presque) ordinaires en proie aux démons d'un passé qui n'arrête pas de passer en eux.

Si l'on juge l'intérêt d'une « re-présentation » à sa capacité de faire entrer le spectateur dans une zone d'inconfort pour mieux l'atteindre, cette descente aux enfers jusqu'aux frontières de l'anéantissement, avant rebond final, est d'une efficacité saisissante. Grâce à la distanciation de la partition, le questionnement à l'oeuvre se substitue au discours préfabriqué à assimiler et on ne peut qu'encaisser l'uppercut décoché, totalement remué, bouleversé au plus profond de nous-même, mais bizarrement ravi d'avoir vécu en direct une expérience fondatrice. Quatre comédiens (tous remarquables, Hayet Darwich, Maxime Lévêque, David Gouhier et Julie Denisse, avec mention particulière pour elle) sur un plateau dépouillé – seul à certains moments un matelas déplié, lieu de « l'abandon » à décliner sous toutes ses formes, gît au premier plan – vont rejouer plus de deux heures durant les heurs et malheurs de deux couples dont les histoires seront parcourues de leur rencontre à leur éclatement, en passant par l'apogée paroxystique des accès de violences liés aux avatars de l'amour qui se délite. Chronique d'une violence annoncée se parant de toutes les notes d'une « décomposition » rock répercutée par les éclats de la batterie de Yuko Oshima.

Au début était la concorde... Rachida, jeune Beure voulant s'affranchir des préjugés familiaux vécus comme un carcan, rencontre – autour d'un portable – Liam, jeune homme au passé compliqué venu à Paris pour trouver un taf... et aussi un peu d'air frais. Annie, maman de deux enfants de deux pères différents, à la recherche d'un travail nécessaire à la garde de sa progéniture, rencontre – autour d'un sac abandonné, lui aussi, sur un quai de métro parisien – Pascal, un photographe dont la valeur semble être reconnue essentiellement par lui-même. Au début, vive attraction entre ces êtres que la solitude rapproche, chacun projetant dans cet autre, apparu presque miraculeusement sur sa route, le désir secret d'échapper à lui-même en remplissant le vide que l'amour pourrait combler. Puis très vite, le naturel prenant le dessus, les premières lézardes apparaissent...

Pour fuir les tourments de son adolescence, Liam quitte la province pour s'établir en région parisienne : il y rencontre Rachida qui tente, elle, d'échapper au carcan familial. Annie, de son côté, cherche du travail dans l'espoir de retrouver ses enfants confiés à ses parents ; elle rencontre Pascal, photographe issu d'un milieu aisé mais qui va d'échec en échec. Les deux couples emménagent dans un meublé. Petit à petit la violence conjugale va s'installer... jusqu'à ce que les femmes décident d'y mettre fin. Commence alors un patient travail d'affranchissement. Mais les questions demeurent : par quels mécanismes s'installe la relation d'emprise ? Quel travail de sape, d'affaiblissement psychique précède les premières violences ? Comment rendre compte de l'anesthésie émotionnelle, de la sidération qu'elles provoquent ? Pourquoi est-il si difficile de rompre avec ces pratiques ? Le spectacle est né du désir d'aborder, semi-fictivement, la question de la violence faite aux femmes. Sur base d'enquête et d'improvisation, c'est bien une oeuvre dramatique qu'il s'agit de construire ; elle doit témoigner – avec sensibilité et grâce aux moyens propres du théâtre – d'un douloureux problème de société. Dossier de presse.



Scènes de violences conjugales écriture et mise en scène Gérard Watkins

avec Hayet Darwich Julie Denisse David Gouhier Maxime Lévêque Yuko Oshima



Scènes de violences conjugales

Rachida rencontre Liam. Annie rencontre Pascal. Rachida et Liam sont jeunes, issus d'un milieu violent et précaire. Annie et Pascal sont au milieu de leurs vies, issus respectivement de classe moyenne et bourgeoise, tous deux en voie de précarisation. Ils emménagent ensemble dans un meublé, et petit à petit, la violence conjugale va s'installer entre eux.

Le sujet est fréquemment abordé au cinéma (on se souvient du choc provoqué par *Polisse*), au théâtre (*Gelsomina*) ou en littérature (*La Pudeur des sentiments* par exemple).

J'ai le sentiment sur ce thème des violences conjugales tout a été dit. On sait qu'une femme meurt tous les trois jours des coups portés par un homme. On sait que ces violences peuvent toucher aussi les hommes (mais beaucoup moins). On sait aussi que dans chaque classe, de chaque école française, il y a en moyenne 2 enfants victimes d'inceste. On sait. Et pourtant rien ne change. Parce que les actes se déroulent dans la sphère de l'intime. Il sont donc recouverts en quelque sorte par une cape d'invisibilité.

Autant passer au feu rouge est sanctionné autant les infractions de type violences conjugales ne le sont pas systématiquement. Pas vu, pas pris.

Scènes de Violences Conjugales est né du désir de travailler sur ce sujet, pour y décrire la violence faite aux femmes telle qu'elle se pratique aujourd'hui dans le monde, et dont personne n'est à l'abri, dans aucun milieu social. Violences physiques, psychologiques, sexuelles, économiques, administratives, et sociales.

Ce qui a motivé Le Perdita Ensemble à travailler sur ce thème est de démontrer que ce n'est pas une fatalité. Le collectif, installé 14 rue de la convention aux Lilas (93260) est un ensemble d'acteurs, scénographes, administrateurs, diffuseurs, techniciens, musiciens réunis autour de l'écriture de Gérard Watkins, (photo ci-contre) qui en assure la direction artistique depuis 1994.

Il est allé avec les acteurs à la rencontre de personnes impliquées dans ces souffrances pour se "remplir du sujet" diront les comédiens. A partir de 5 à 6 semaines d'improvisations, d'un travail à la fois intérieur et physique, réaliste et musical, mélangeant récits narratifs, souvenirs, et scènes vécues en direct, le Perdita Ensemble propose une réflexion à cœur ouvert sur les origines de cette violence, et sur sa méthode. Comment elle s'installe, s'insinue, se déploie, et perdure. Elle propose aussi une porte de sortie, par le travail, la parole et l'écoute de l'autre, en suivant à la trace le difficile parcours vers la libération de ses deux héroïnes.

Ils auraient pu monter un spectacle documentaire. C'est un spectacle, tout court. Militant certes, mais avant tout artistique.

J'ai assisté à une représentation dite scolaire et je peux dire que je n'ai pas entendu une mouche voler. Si la discussion qui a eu lieu ensuite était conforme aux clichés, les garçons assis d'un côté, les filles de l'autre, les échanges furent qualitatifs et respectueux.

J'ignore si le théâtre est un vecteur de message, et d'ailleurs quel message. On ne se méfie pas de quelqu'un qu'on aime. Ne dit-on pas fou d'amour ? Le noeud du problème, l'explication (car toute personne sensée veut comprendre) est que la victime est persuadée d'avoir le pouvoir de guérir son agresseur à force de patience, de compréhension etc ... alors qu'il n'y a qu'une réponse possible : partir, le quitter, laisser tomber l'affaire.

Comment mettre en œuvre un tel projet quand on a rêvé de bâtir un foyer, d'avoir des enfants (qu'on en a le plus souvent) ? On peut s'écarter du violent que l'on croise dans la rue ou le métro, pas de celui qui partage nos jours et nos nuits, toutes nos nuits.

Mais revenons au spectacle. Quoiqu'on ait pu vivre ou subir dans le domaine des violences conjugales (ou du harcèlement dans le monde du travail, qui a beaucoup de points communs) on assiste à une vraie représentation, et une remarquable interprétation, toute en nuances, ponctuée par une musique qui est jouée sur la scène, en direct.

Les comédiens incarnent si bien leurs personnages qu'on oublie qu'on est au théâtre. Le dispositif en trifold induit la proximité avec les spectateurs qui se sentent très impliqués. La mise en scène est conçue en conséquence. Le spectacle est bâti en trois temps : la rencontre, l'escalade puis la thérapie. Jusqu'à permettre au public de réaliser que comprendre n'est pas pardonner.

Un dossier pédagogique a été élaboré avec l'aide d'Amandine Maraval, chargée de mission au droit des femmes à la Ville de Bagnolet, et de ses conseillères conjugales, afin de sensibiliser les jeunes dès le lycée.

Le lendemain du spectacle je lis dans la presse :

Un homme de 53 ans a été condamné lundi à un an de prison avec sursis par le tribunal correctionnel de Poitiers pour avoir endommagé, à l'aide d'un pied-de-biche, le pavillon de son ex-femme à Chenevelles (Vienne), rapporte France Bleu Poitou. Son coup de rage a fait tellement de bruit qu'il a réveillé les propriétaires et les voisins qui se sont demandés "comment un homme tout seul peut réussir à détruire une maison". Il a fallu plus de trois heures aux gendarmes pour tenter de convaincre le forcené de descendre de la maison en ruine afin de l'interpeller. Cet homme avait déjà été condamné pour des dégradations en 2011.



« Scènes de violence conjugales » de Gérard Watkins

Du 11 novembre au 11 décembre 2016

Notre avis : A NE PAS MANQUER

Gérard Watkins décrypte les mécanismes de la violence conjugale. Implacable et déroutant.

“Je suis au bout de ce que je suis.

La pièce en bref

Sur un plateau triangulaire évoquant symboliquement l'enfer du « triangle dramatique » (les rapports bourreau/victime/sauveur étudiés par le psychologue américain Stephen Karpman), dans un rapport trifrontal aux spectateurs qui donne le sentiment d'être littéralement dans le salon, deux hommes et deux femmes de générations, d'origines et de milieux différents se rencontrent. Deux histoires de couples, en somme, dont le glissement du premier café aux premiers mots de trop se fait insidieusement, sous couvert d'une trompeuse banalité, avant d'en arriver aux coups.

La précision et la justesse de ton de Gérard Watkins, quatre excellents comédiens et une musicienne aussi surprenante qu'inspirée nous attrapent par le col, pour nous faire vivre la lente et glaçante ascension de la violence conjugale, entre des accélérations provoquées par l'augmentation des décibels et la main qui s'abat sur un corps en résistance. Lorsque la limite vole en éclats, que la toxicité se diffuse dans chaque acte et parole, les êtres se perdent autant dans leur monstruosité que dans leur souffrance. S'extirper du gouffre de la sidération implique de « se raccorder à soi-même », de se battre, de retraverser le souvenir. Que ce spectacle soit éclairant, sidérant ou cathartique, la démarche artistique est ici parcourue d'une volonté salutaire et solidaire de comprendre une tragédie (trop) contemporaine.

Sabine Dacalor

On a aimé

- L'écriture, saisissante.
- Le rapport avec le public.
- La dernière réplique.

On a moins aimé

- Face à tant d'éloquence : rien !

Avec qui faut-il y aller ?

- Un pervers narcissique pour qu'il passe aux aveux.
- Une amie au silence inquiétant.

Allez-y si vous aimez

- Assister à une scène de ménage.

« Scènes de Violences Conjugales » de Gérard Watkins

26 novembre 2016 Par David Rofé-Sarfati

Gérard Watkins nous avait déjà stupéfié par son talent avec [Je ne me souviens plus très bien](#), pièce entre docu et fiction superbement scénarisée sur la question de la maladie d'Alzheimer. Cette fois il s'intéresse à la violence faite aux femmes et sa pièce, aussi parce que nous venons de consacrer une journée internationale pour l'élimination de la violence à l'égard des femmes mais surtout parce qu'elle est une œuvre dramatique aboutie est à voir le plus vite possible.

Deux couples. Liam et Rachida, Annie et Pascal. Liam jeune loulou hâbleur fuit une adolescence tourmentée en province et s'installe en région Parisienne où il rencontre Rachida qui tente d'échapper à l'engourdissement psychique et intellectuel de son milieu familial. Annie à la recherche d'un travail en région parisienne et dans l'espoir de retrouver ses filles gardées par ses parents rencontre Pascal, un photographe tourmenté. Les deux couples vont s'installer dans un meublé. Petit à petit, la violence conjugale va s'installer entre eux, jusqu'à ce que les femmes décident d'y mettre fin et qu'une rédemption advienne par le truchement de médiateurs, et d'un optimisme digne des fins à la Molière.

Le décor est simple. Une musicienne derrière sa batterie va au fond de la scène, par des percussions magnifiques erratiques et en même temps pertinentes enrober et étayer le texte, le sous-texte et les ellipses. Au centre dans un dispositif en triple frontal une estrade en triangle qui figure, ajoutant encore un peu plus au réel, le théâtre de rue et le minimaliste support d'un psychodrame thérapeutique. Car la performance semble vouloir être le plus proche d'un docu tout en pourchassant, et on retrouve le talent déjà constaté chez Watkins, une authentique œuvre de fiction avec la déréalisation indispensable à notre plaisir esthétique, littéraire et dramatique.

Le texte est une construction merveilleuse. **Tout est traversé.** Watkins pose d'abord le choc qui est aussi contexte, de la violence sociale et économique, de la violence politico-policrière et géo politique. Puis se déploie devant nous dans chaque être et sans que l'amour ne cède jamais une violence vers l'autre, faite de défits, de griefs, de déconvenues et de déceptions ; une violence construite aussi de cette détresse des hommes à soutenir leur narcissisme sauf à se soulager sur leur femme qui par ailleurs, parce qu'un père et son image se sont retirés et avec ce père les doux auspices de l'autorité, est exhortée à protéger son mari. Le personnage de Liam, comme celui de Pascal, est splendide dans ce détricotage précis et fin de ce qui fait la violence. Simultanément nous partageons cette sidération lorsque le premier coup tombe, une sidération magnifiquement représentée pour un déjà là, un prévisible auquel nous sommes aussi subtilement préparés. Le texte est aiguisé. Les deux couples de deux milieux sociaux opposés se fondent dans la même problématique. La détresse est commune. L'aveuglement des hommes est fondamental. **S'il y en a qui le font par plaisir qu'ils le disent**, crie Pascal ; jusqu'à même la jouissance inexprimable de l'agresseur est ici dite. **Rien n'est évacué et de ce biais intrépide et pénétrant dans la réalité la plus crue émerge l'œuvre, à la façon d'un Visconti du néoréalisme italien.**

A la différence toutefois que Gérard Watkins n'utilise pas des amateurs mais au contraire des comédiens fantastiques qui ne lâchent rien sous la force du texte.

Un grand texte à ne pas rater.

Scènes de violences conjugales de Gérard Watkins

Posté le 16 novembre, 2016

Scènes de violences conjugales, texte, mise en scène et scénographie de Gérard Watkins

Une femme et un homme se rencontrent, dans des circonstances plus ou moins étranges ou ordinaires, aux quelles on trouvera après coup un sens prophétique, « forcément, parti comme ça... ». Ils s'aiment, se déchirent et se séparent. Mais souvent l'un déchire l'autre, et le détruit.

Le plus intéressant, et le plus prophétique quand s'installe l'échange des premières paroles : un rapport de domination. Lui, appelons-le, Pascal Frontin, vient d'un milieu social plus favorisé. Artiste qui plus est (encore qu'il pratique fort peu...) : cela ajoute à son prestige. Elle, disons, Annie Bardel, a déjà été pas mal bousculée par la vie. Deux enfants, dont elle n'a pas la garde, de deux pères vite absents. L'arrivée de Pascal dans sa vie est un vrai miracle. Mais tout de suite, il commence à la critiquer, à la "reprandre". Arrivent les petites humiliations, le harcèlement, la sape de la personnalité de la jeune femme, puis la brutalité et la violence physique, jusqu'à la torture. Tout cela parce qu'elle n'a pas pu rester seule, tout cela parce que lui a voulu tester à mort le seul pouvoir qui lui reste, à défaut d'en avoir sur sa propre vie, sur quelqu'un de plus fragile. Où l'on voit l'amour, l'idée de l'amour, l'espoir de l'amour flambé par le grand rêve de ne faire qu'un : l'un des deux mange l'autre, le pervers narcissique le détruit, pour être sûr de ne faire qu'un et que cet "un" soit lui-même.

L'autre couple est plus jeune et, en apparence, appelé à un meilleur destin. Rachida, étudiante en médecine, musulmane en désaccord mais non en guerre avec sa famille, sait ce qu'elle veut, tient tête, avec une sacrée répartie. Liam, perdu dans cette banlieue qu'il ne connaît pas, ayant fui sa petite ville et une enfance fracassée, voudrait à la fois se fondre dans cette fille forte et la fondre à son désir. Même une Rachida peut céder un temps, par amour, jusqu'au coup de trop qui tue leur enfant à naître. Pas d'avenir avec un homme qui tue l'avenir. Elle vivra donc blessée et seule, mais autonome.

Gérard Watkins a écrit, mieux qu'une pièce documentaire, une pièce documentée. Il a interrogé, consulté, écouté, travaillé avec des professionnels de la lutte contre les violences conjugales et de la réparation des femmes qui les ont subies. Policiers, juges, psy, "aidants" restent hors-champ. Il se concentre sur les deux « cas » qui nous donnent à voir chaque étape de l'emprise, de la destruction de l'un par l'autre. Mais il fait œuvre en travaillant sur le langage. Les mots du dominateur rabaisent, blessent, amoindrissent, jusqu'à ce qu'ils servent de justification aux coups et de déni face à la justice ou au thérapeute. Le silence de celle qui prend les coups fait tourner le cercle infernal ; elle en sort enfin quand elle réussit à parler. Watkins cisèle son texte jusqu'à une véritable poésie de l'épure. De l'empathie, sans jugement : à chaque personnage de faire son chemin.

La scénographie fonctionnelle, presque abstraite, interdit tout naturalisme, qui serait ici littéralement obscène. Elle porte avec les percussions de Yuko Oshima qu'il s'agit bien d'une affaire de coups-l'énergie de jeu des quatre comédiens. Elle les propulse jusqu'à la respiration finale.

Julie Denisse et Daniel Gouhier (le premier couple), Hayet Darwich (Rachida) et Maxime Lévêque (Liam), donnent la même qualité de précision et d'intensité que l'écriture, drôles parfois au début puis de moins en moins, et enfin opprimés jusqu'à l'apnée. Cela fait de ces *Scènes de violences conjugales*, une tragédie d'aujourd'hui, à la fois positive et lucide, humaine et intelligente.

Chapeau.

Christine Friedel

Théâtre de la Tempête – 01 43 28 36 36 – jusqu'au 11 décembre puis en tournée.

LA GALERIE DU SPECTACLE

Le magazine du Théâtre et de la Marionnette

Scènes de violences conjugales, au théâtre de la Tempête.

Laëtitia Didiergeorges
16 novembre 2016

Une femme meurt tous les trois jours sous les coups portés par un homme. Heurté par ce constat et par celui plus global de la violence exercée par les hommes sur les femmes, laquelle perdure malgré l'affranchissement de ces dernières dans une société qui revendique l'égalité des sexes, Gérard Watkins a souhaité aborder le sujet par le biais de la violence conjugale. A partir de rencontres avec des professionnels (médecins, psychologues, enseignants, l'Observatoire des violences faites aux femmes du 93, etc.) et d'improvisations avec son équipe de la compagnie Perdita Ensemble, Watkins a construit son propos autour de deux couples que l'on suit de la rencontre à la séparation. Tout d'abord l'amour naissant. On perçoit déjà les blessures et les failles chez les uns et les autres. Celles que l'on a tous, héritage de notre passé, de notre histoire. Et puis, l'autre ne nous donne pas ce qu'on veut, il n'arrive pas à nous guérir alors on use de sa force pour obtenir ce que l'on veut, pour renvoyer une violence subie ou tout simplement parce qu'on peut exercer du pouvoir sur l'autre et avoir ainsi l'illusion d'être fort. Alors c'est l'escalade. Quand le premier coup est donné, on le sait, ce ne sera jamais le dernier. Viennent alors l'humiliation, l'impuissance, ce gouffre qui se creuse à l'intérieur de soi. On se débat, on se déteste et on franchit (parfois) le cap en brisant l'isolement pour ne plus taire ce secret qui nous lie à notre bourreau et partir. Watkins a fait le choix de montrer deux femmes qui s'échappent, qui brisent le cercle vicieux. Il lui paraissait, en effet, important de montrer que l'on pouvait mettre fin à la violence même si, comme il l'expose, le chemin vers la reconstruction est difficile et douloureux.

On pourrait croire le sujet suranné mais il remue profondément en nous ces sentiments d'injustice, d'inégalité et d'effroi absolu. Les situations de la pièce de Watkins sont travaillées. Les personnages, les couples et leurs histoires respectives évoluent de manière subtile et réaliste, si bien qu'on s'identifie à eux, même lorsque se dessine toute la complexité de la victime qui subit la violence. Ce qu'elle pense d'elle-même, ce qu'elle pense que les autres pensent d'elle. Le propos est juste. Il soulève des questions et parvient à toucher au plus près ce que réveille en nous la représentation de l'humain bafoué.

La mise en scène est soignée et nous fait passer d'un couple à l'autre par le biais de modes de narrations différenciés (dialogues, monologues, discours indirects) lesquels nous permettent d'adopter plusieurs points de vue et d'observer la situation sous des angles variés. Cette variété et la vitesse d'enchaînement des situations donnent un rythme assez soutenu au récit. Rythme accentué par une joueuse de batterie, en fond de scène, marquant les coups assénés (ou reçus selon le point de vue où l'on se place). Le dispositif scénique permet une proximité des deux couples dont les interventions (et les corps) se chevauchent et montre des situations qui se croisent sans, toutefois, réellement se rencontrer tellement on sent l'enfermement et la singularité des histoires au sein de chacun des deux couples.

La pièce est portée par quatre acteurs excellents, si investis que l'on en vient à douter du caractère fictionnel du récit. Le doute est d'ailleurs sciemment maintenu puisque les acteurs se font passer pour leur personnage. Cela signe sans doute l'universalité du propos choisi.

Du 11 novembre au 11 décembre, Au théâtre de La Tempête.



Scènes de violences conjugales

19 nov. 2016 Par Arnould Lisbonne

Une pièce de Gérard Watkins - Théâtre de la Tempête - Cartoucherie de Vincennes

Le titre n'est pas accrocheur.

Mais que craint le théâtre à explorer des domaines inconnus ?

Peut-être l'ennui. L'ennui des poncifs sur une question dont chacun connaît l'existence, mais que l'on croit inaccessible à la représentation, sinon sur le mode culpabilisant. Pour la centaine de femmes qui meurent chaque année en France sous les coups de leur compagnon, combien d'oeils au beurre noir, de lèvres fendues, de fractures du cubitus ?

Dans *Scènes de violences conjugales* on ne s'ennuie pas un seul instant. Le théâtre opère ici son miracle séculaire (mimésis-catharsis). On entre dans l'intimité sensible et rationnelle d'un phénomène qui, pour monstrueux qu'il soit, nous semble familier. A point d'en rire tout en se mordant le poing.

Comment en vient-on à continuer à s'aimer, en toute sincérité, quand la violence s'institue dans le couple ?

Et comment on en sort. Aussi.

Car pour cruel qu'il soit avec nos nerfs, Watkins ne se complait pas à nous laisser dans le noir, groggy, hagards. Il ouvre le chemin étroit de la libération.

Hayet Darwich, Julie Denisse, David Gouhier, Maxime Lévêque et Yuko Oshima, les interprètes, sont impeccables. Ils nous emmènent dans les tréfonds de l'âme humaine. A des profondeurs que n'atteignent sans doute jamais les taupes.

Du 11 novembre au 11 décembre - du mardi au samedi à 20h30, le dimanche à 16h30

Lu / Vu par

Pauline Bonnefoi. Publié le 28 nov. 2016

L'auteur

Comédien, auteur, metteur en scène et musicien, Gérard Watkins a grandi en Norvège et aux Etats-Unis. Depuis 1994, il met en scène ses propres textes dans le cadre de sa compagnie, le Perdita Ensemble. En 2010, il remporte le Grand prix de l'écriture dramatique pour son texte Identité. Voix résolument contemporaine, il n'hésite pas à porter au théâtre des sujets de société.

Thème

Deux couples se forment puis se déchirent. Il y a d'abord les rencontres : celle d'un photographe élitiste et d'une puéricultrice naïve, et celle d'une étudiante consciencieuse et d'un dealer antisystème. Leur vie commune, d'abord harmonieuse, dérive très vite. Les pires instincts des hommes font surface, sous forme de violence physique et psychologique. Après l'éclatement des couples, on assiste aux tentatives de reconstruction de chaque individu, victime ou bourreau, et à leur prise en charge par les « spécialistes ».

Points forts

- Un texte moderne, intelligent et sensible. L'auteur ne prend pas le parti de sublimer sur scène un drame social par un langage châtié ou poétique, mais privilégie au contraire le réalisme. Ainsi, il nous fait entrer dans le vif d'un sujet douloureusement concret, qui touche, comme le montre le panel de personnages, différentes couches sociales et générations.
- Paradoxalement, on rit beaucoup, tant grâce à l'écriture qu'au jeu des acteurs. Cette dose d'humour est bienvenue – voire nécessaire – pour contrebalancer la gravité du sujet, sans jamais la minimiser.
- La mise en scène sert le propos. La scène à 360°, cernée par le public, ne laisse aucune échappatoire aux comédiens. Ainsi exposés, ils paraissent bloqués dans une situation sans issue. Le fond sonore de batterie imprègne la pièce d'une tension astucieusement dosée, comme une menace toujours présente.
- Les personnages sont particulièrement bien dépeints. Entiers et sensibles, embourbés dans le déni, ils alternent entre le comique et le dramatique pour alléger l'ambiance, ou endormir notre vigilance...
- Surtout, les acteurs sont excellents ! Les hommes, qui ont ici le mauvais rôle, restent humains et ne se limitent pas à des agresseurs, ni les femmes à des victimes. Mention spéciale pour Julie Denisse, touchante, drôle et bouleversante dans son rôle d'évaporée.

Points faibles

Un sujet nécessairement difficile. On a beau être prévenus, certaines scènes peuvent être éprouvantes pour le spectateur.

En deux mots ...

Une pièce poignante et courageuse sur un sujet difficile, qui nous convainc par le talent des acteurs et la modernité du texte.

Une phrase

« Je suis désolé, j'ai perdu le contrôle. J'ai fait comme une crise. Je dois être épileptique, en fait... Comme Alexandre le Grand. »

Dans une dernière partie, sont abordées les tentatives de reconstruction de chacun – femmes battues, hommes bourreaux – lors de séances dans le cabinet de victimologues.

On pourrait craindre un spectacle relevant d'un théâtre documentaire pour public militant, convaincu à l'avance. Il ne faut pas. Le manichéisme brut n'est pas de mise ici. Pas plus que les raccourcis rapides, la complaisance malsaine, les séquences « trash ».

Gérard Watkins interroge, s'interroge, nous interroge

S'il est évident que Gérard Watkins prend parti face à une réalité trop souvent tue, trop souvent niée, il ne s'en tient pas à la seule dénonciation. Entremêlant les temps et les situations au fil d'une construction à l'architecture complexe et rigoureuse, il interroge, s'interroge, nous interroge sur ce qui ne peut être qu'une fatalité. Son écriture est fine, sensible, à l'instar du jeu des comédiens nourris d'un long travail d'improvisation. Dans un décor réduit à une table, quelques coussins, ils se révèlent d'une justesse et d'une vérité qui cogne au cœur, tandis que résonnent, en écho, les interventions en direct de la percussionniste Yuko Oshima.

Coupable ? Mais de quoi ?

David Gouhier est Pascal, l'artiste en mal de reconnaissance, évacuant ses frustrations en « défonçant » l'autre, en réduisant sa compagne à une esclave soumise. Maxime Lévêque, Liam, le marginal « paumé », drogué, en perpétuelle revendication, en vaine révolte contre lui-même, contre le monde, jusqu'à s'autodétruire en même temps qu'il détruit Rachida.

Rachida, c'est Hayet Darwich, l'enfant de l'immigration aux rêves avortés, et qui perdra l'enfant qu'elle porte dans sous les coups. Enfin, Julie Denisse est Annie. Prématurément vieillie par ces épreuves (il faut la voir se métamorphoser physiquement sur le plateau !), éperdue et perdue, elle se débat désespérément, s'exprimant parfois d'une voix quasi inaudible. Minée par le sentiment d'être coupable. Mais de quoi ? D'être « femme » ?

DIDIER MÉREUZE

20 h 30. Jusqu'au 11 décembre. Rens. : 01.43.28.36.36. www.la-tempeete.fr. Puis du 7 au 17 février, à Bordeaux ; le 10 mars, à Saint-Ouen (93)

« Scènes de violences conjugales » à la Tempête : Du geste amoureux à la première claque

Par Marianne Guernet-Mouton

Après deux ans de travail d'enquête au côté d'associations, de victimes et une immersion dans la lutte associative et judiciaire mise en place contre les violences conjugales, Gérard Watkins a écrit et mis en scène « Scènes de violences conjugales », oeuvre semi-fictive actuellement au Théâtre de la Tempête. Entre écriture de plateau et sujet proche du fait divers, le metteur en scène crée un spectacle saisissant pour comprendre et lutter contre la montée du geste violent au sein du couple et par extension, d'identifier les victimes directes et indirectes de ces violences, à commencer par les femmes, puis les enfants.

Sur un plateau en forme de triangle inversé donnant lieu à un espace tri-frontal et sans décor, entre d'abord une jeune femme qui prend place derrière une batterie, l'instrument surplombe la scène et n'aura de cesse de ponctuer la pièce, suggérant dès le départ une atmosphère marquée par la violence du geste.

Quand Annie rencontre Pascal, elle est en situation de précarité, elle vit chez ses parents et enchaîne les entretiens ratés, notamment à cause du RER, toujours en retard. Pascal, sur le même quai qu'Annie, est un photographe dans une situation plus aisée, même s'il enchaîne les échecs. D'un autre côté, Rachida est une jeune étudiante musulmane qui vit dans une cité, elle est dans un contexte familial compliqué quand elle rencontre Liam, jeune homme venu de Châteauroux sans rien sinon le désir d'une vie stable. De là, les couples emménagent ensemble chacun de leur côté, bercés par les idéaux d'une vie commune heureuse qui leur ferait échapper à leur passé et non reproduire leurs souffrances.

Avec beaucoup d'habileté et des comédiens bouleversants de spontanéité, Watkins plonge le spectateur dans le quotidien des personnages pour lesquels on se met à craindre le pire. Grâce à la création sonore et lumineuse, on guette le basculement dans la violence, impulsé par un quotidien qui, d'une certaine manière, pourrait être le nôtre. De Rachida qui ne sait pas aider Liam à monter une étagère Ikéa à Annie qui oublie comment on fait une mayonnaise, une tension s'installe, jusqu'à frôler l'insoutenable. Les femmes, en dépit de leur incompréhension, prennent le rôle de victime, une condition dont elles ne sortiront qu'après avoir vécu le pire, ce sera la perte d'un enfant pour l'une, et l'envie de disparaître pour l'autre.

Gérard Watkins parvient alors à créer un spectacle coup de poing qui invite à repenser le secours donné aux victimes et le manque de moyens déployé pour prévenir les heurts quand on sait que beaucoup de personnes violentes ne font que reproduire ce qu'elles-mêmes ont déjà subi. Lorsqu'on sait que rien qu'en France, quelques 143000 enfants vivent dans un foyer où des violences ont déjà été signalées, et qu'une femme décède tous les trois jours sous les coups de son conjoint. Par une fiction au plus près de la réalité et d'une actualité quotidiennement ponctuée par ce genre de faits dramatiques, « Scènes de violences conjugales » est un spectacle qui peut être salué pour le silence qu'il permet de lever, sinon de rompre.

« Scènes de violences conjugales », texte et mise en scène de Gérard Watkins, du 11 novembre au 11 décembre 2016 au Théâtre de la Tempête, Cartoucherie, Route du Champ de Manœuvre, 75012 Paris. Durée : 2h. Plus d'informations et réservations sur <https://www.la-tempete.fr/>

Dans une dernière partie, sont abordées les tentatives de reconstruction de chacun – femmes battues, hommes bourreaux – lors de séances dans le cabinet de victimologues.

On pourrait craindre un spectacle relevant d'un théâtre documentaire pour public militant, convaincu à l'avance. Il ne faut pas. Le manichéisme brut n'est pas de mise ici. Pas plus que les raccourcis rapides, la complaisance malsaine, les séquences « trash ».

Gérard Watkins interroge, s'interroge, nous interroge

S'il est évident que Gérard Watkins prend parti face à une réalité trop souvent tue, trop souvent niée, il ne s'en tient pas à la seule dénonciation. Entremêlant les temps et les situations au fil d'une construction à l'architecture complexe et rigoureuse, il interroge, s'interroge, nous interroge sur ce qui ne peut être qu'une fatalité. Son écriture est fine, sensible, à l'instar du jeu des comédiens nourris d'un long travail d'improvisation. Dans un décor réduit à une table, quelques coussins, ils se révèlent d'une justesse et d'une vérité qui cogne au cœur, tandis que résonnent, en écho, les interventions en direct de la percussionniste Yuko Oshima.

Coupable ? Mais de quoi ?

David Gouhier est Pascal, l'artiste en mal de reconnaissance, évacuant ses frustrations en « défonçant » l'autre, en réduisant sa compagne à une esclave soumise. Maxime Lévêque, Liam, le marginal « paumé », drogué, en perpétuelle revendication, en vaine révolte contre lui-même, contre le monde, jusqu'à s'autodétruire en même temps qu'il détruit Rachida.

Rachida, c'est Hayet Darwich, l'enfant de l'immigration aux rêves avortés, et qui perdra l'enfant qu'elle porte dans sous les coups. Enfin, Julie Denisse est Annie. Prematurément vieillie par ces épreuves (il faut la voir se métamorphoser physiquement sur le plateau !), éperdue et perdue, elle se débat désespérément, s'exprimant parfois d'une voix quasi inaudible. Minée par le sentiment d'être coupable. Mais de quoi ? D'être « femme » ?

DIDIER MÉREUZE

20 h 30. Jusqu'au 11 décembre. Rens. : 01.43.28.36.36. www.la-tempeete.fr. Puis du 7 au 17 février, à Bordeaux ; le 10 mars, à Saint-Ouen (93)

LA CROIX

« Scènes de violences conjugales », des Femmes dans l'enfer du couple

DIDIER MÉREUZE, le 05/12/2016 à 12h27

Écrite et mise en scène par Gérard Watkins, une pièce bouleversante sur le mal banalisé d'une réalité trop souvent tue.



Scènes de violences conjugales, de Gérard Watkins

Une belle histoire, une grande histoire. C'est celle dont rêvaient sans doute Pascal et Annie, Liam et Rachida, deux couples nés du hasard. Le premier s'était rencontré devant un colis suspect, sur le quai du RER ; le second, à la porte d'un immeuble de banlieue.

Pascal était plasticien, Annie, puéricultrice. Très vite, ils décidèrent de vivre ensemble. Il en fut de même pour Liam, « mécano » fraîchement débarqué de sa province, et Rachida, étudiante en médecine décidée.

Aux jours heureux succèdent, pour la femme, ceux des étreintes imposées et des coups

Cependant, très vite, aux jours heureux succédèrent de plus sombres lendemains. À la moindre occasion, Pascal s'emportait contre Annie, la traitant comme une enfant incapable de penser par elle-même, disait-il, de comprendre, d'apprendre quoi que ce soit – même la cuisine ! Pour un rien, Liam se lançait dans de terribles colères, accusant Rachida de le mépriser, de ne pas s'occuper de lui. Bientôt, pour elles, fut le temps des étreintes imposées. Bientôt, celui des coups – coups de poing, coups de pied.

Dans une France, où, l'an dernier, 122 femmes sont mortes sous les coups de leur conjoint ou ex-conjoint, *Scènes de violences conjugales* résonne avec une acuité douloureuse, percutante, bouleversante. S'appuyant sur de longs mois de recueil de témoignages, de visites de centres d'accueil, de rencontres avec des médecins, psychiatres, chercheurs..., Gérard Watkins, qui signe et met en scène ce texte, explore les voies tortueuses et perverses qui mènent un homme à considérer sa femme comme sa « chose » exclusive, sa « propriété », à l'abaisser, l'humilier, la frapper, avant de s'excuser, de jurer ne plus recommencer, tout en se posant lui-même en victime. Il démonte les mécanismes qui conduisent cette même femme à accepter, intégrer, intérioriser cette violence, envahie par l'angoisse d'être toujours en faute, paralysée par sa honte d'accepter sa sujétion, face aux enfants, à la famille, aux amis. À elle-même.

Théâtre Toile

Du théâtre au cinéma mais toujours des étoiles pleins les yeux

Scènes de violences conjugales : souffrances physiques et morales

Après un bref passage au théâtre Le Colombier de Bagnolet, la pièce *Scènes de violences conjugales* de Gérard Watkins a été donnée en clôture de la Mousson d'été 2016 par le Perdita Ensemble avant de s'installer à la Tempête à partir du 11 novembre prochain. C'est un véritable choc qui nous attendait ce soir-là avec une écriture qui prend aux tripes et qui nous bouleverse au plus profond de notre âme. Retour sur un coup de cœur thématique et théâtral.

Rachida est une jeune femme de la cité. Elle fait la connaissance de Liam, qui galère dans la vie. Annie est une femme anxieuse qui sympathise avec Pascal sur le quai du RER D durant une alerte de colis suspect abandonné. Deux scènes de rencontre urbaine qui se poursuivront en histoire d'amour que nous suivons en parallèle. Chaque couple s'installe et forme dorénavant un foyer, une cellule rassurante et complémentaire. Ils tentent de construire, de se construire, passant d'une solitude à un altruisme inévitable. Mais très vite, des tensions verbales apparaissent dans chaque relation et puis c'est l'escalade, l'engrenage, jusqu'aux violences physiques, humiliations et autres brimades en tout genre. Jusqu'où cela ira-t-il pour ce quatuor en souffrance ?

L'écriture de Gérard Watkins est d'une justesse incroyable. A l'aide d'ellipses temporelles, nous progressons rapidement dans l'intrigue et la tension dramatique se met en place, soulignée par la présence de Yuko Oshima à la batterie. Les mots contemporains, glissent sur le plateau et nous atteignent en plein cœur comme une lame de couteau au cœur d'une rixe verbale sans appel. Le dispositif tri-frontal permet de placer le spectateur dans la position de témoin sans pour cela tomber dans le voyeurisme malsain. Nous pénétrons une intimité tabou avant de poser un regard proche d'un juré au tribunal, mais toujours avec bienveillance. Les deux couples subissent, on leur impose cette violence. Le besoin de protection se mêle au désir de possession et la spirale infernale plonge les quatre protagonistes dans un engrenage puissant dont il est bien difficile de s'extraire. Malgré quelques (petites) longueurs, nous sommes happés par l'histoire, par la conviction des acteurs et la description, parfois insoutenable, d'une violence physique, morale et psychologique où la torture n'est jamais très loin. Mais finalement, « ça veut dire quoi l'amour si c'est pas là, tout de suite, maintenant ? ».

Hayet Darwich, Julie Denisse, David Gouhier et Maxime Lévêque diffusent avec talent une parole qui se doit de se propager au plus grand nombre. Leur incarnation est bouleversante car naturelle. Nous en oublions presque par moment que nous sommes au théâtre, que tout cela est fictif tant la réalité semble transparaître dans chaque mot, geste, attitude. Ils sont parfaitement dirigés sur le plateau et vont à l'essentiel, traduisant ainsi l'urgence d'une parole libérée et libératrice. Ils portent en eux toutes les traces de ce que leur personnage a vécu et nous restituent un ensemble d'une qualité exceptionnelle. Le spectateur, parfois proche du malaise, développe une empathie naturelle envers les victimes, ces deux femmes dont le récit est particulièrement bouleversant. Pendant ce temps, l'ambiance sonore se fait anxiogène et en vient même à gêner les mots, bruts, tranchants, qui se suffiraient d'eux-mêmes. Comme le rappelle le psychiatre, les victimes ont souvent en eux des souffrances qu'ils n'ont jamais soignées. Il faut donc l'accepter, se comprendre, sans jugements, accepter ses fragilités, les reconnaître, se battre... « *C'est parce que vous êtes forte et courageuse que vous pouvez accepter d'être fragile* » mais lorsqu'on vous a « *massacré la tête et le corps* » il semble bien long et sinueux le chemin de la reconstruction. La thérapie peut être une solution pour s'expliquer, comprendre, reconnaître la vérité en mettant des mots sur des sensations mais cela implique de revivre des événements traumatisants.

Il y a quelques mois, le téléfilm *L'emprise*, adaptation de l'histoire vraie d'Alexandra Lange relatée dans son livre *Acquittée*, nous rappelait de terribles chiffres : 150 femmes meurent chaque année sous les coups de leur conjoint et 80% des victimes ne portent pas plainte. Par son écriture réaliste et puissante, *Scènes de violences conjugales* libère une parole, celle d'un enfer vécu la plupart du temps dans le silence doublé d'un sentiment de culpabilité. Il ne faut pas oublier que tout le monde peut se retrouver confronté à une situation semblable, peu importe notre sexe, notre milieu social, notre parcours de vie. Si l'amour rend aveugle, la souffrance peut en être le résultat.

Un texte nécessaire comme un cri d'urgence poussé dans la nuit pour que chacun se souvienne que cela existe encore et toujours dans notre société, pays des droits de l'homme et des libertés, même si ce tabou peine à briser les chaînes du repli sur soi et de l'isolement.



Scènes de violences conjugales

Texte et mise en scène Gérard Watkins

Scènes de couples : celles qui vont souffrir vous saluent

Tous les trois jours, une femme meurt sous les coups de son compagnon. Sur la scène du Théâtre de la Tempête, Gérard Watkins met en scène *Scènes de violences conjugales*, dont il est aussi l'auteur, pour trouver des issues à ces chiffres qui ne cessent d'augmenter. Sur un plateau tri-frontal et sans décor, Annie, Pascal, Rachida et Liam se croisent et s'aiment pour la première fois, tous se rencontreront lors d'une visite d'appartement malgré l'ignorance de leur point commun : les violences conjugales.

Dans cette arène dédiée au couple et au sentiment amoureux qu'est le plateau surplombé par une batterie rythmant chaque mouvement des personnages ou changement de scène, Gérard Watkins conçoit une pièce autour du geste. Le geste retenu de la première rencontre, le geste timide des premiers émois, le geste amoureux des premières étreintes, le geste déplacé des premières jalousies, le geste excusé des premières disputes et le geste violent du dernier instant. Déployé sous nos yeux, le geste se montre et se dit dans une infinité de variations, soutenu par des comédiens saisissants de vérité. Un soir, Liam croise la route de Rachida Hammad, elle lui tient la porte de sa tour HLM du Plessis, il lui demande quelques euros, venu sans rien de Châteauroux. Ils s'échangent leurs numéros, s'invitent au Starbucks, se ruinent en machiatto, il est perdu et sans travail, elle est étudiante et musulmane, ils se font du pied par accident. Au même moment Annie Bardel rate son RER, et du même coup son ultime rendez-vous à la Tour Abeille du 13ème pour obtenir un HLM. Sur le quai, elle déprime et rencontre Pascal Frontin, photographe égaré en banlieue, alors préoccupé par un bagage qu'il juge suspect. Ils paniquent, décident d'appeler la police, de crier au prochain RER de ne pas s'arrêter, ensemble ils ont leur première émotion forte. Tour à tour, les personnages devenus couples enchaînent les situations et les rendez-vous, jusqu'au moment de l'emménagement, déclencheur annoncé d'un cataclysme inévitable.

De l'échec du montage d'un meuble de TV Ikea finalement fracassé par Liam joué par Maxime Lévêque bouillant de colère, la violence monte peu à peu et s'infiltre magistralement dans le quotidien. Tout dans les attitudes des personnages est précis et les comédiens sont surprenants tant leurs réactions semblent spontanées. Gérard Watkins parvient à créer une ambiance sonore et lumineuse inquiétante qui marque l'espace des émotions des personnages encore longtemps après leurs passages, notamment des femmes. Car c'est surtout les émotions et la détresse des femmes qui attirent l'attention du public aussi surpris qu'elles d'assister à un tel déploiement de violence. Plus les scènes s'enchaînent et plus les femmes et les hommes semblent se regrouper dans l'espace. Prostrées dans le lit conjugal, Rachida et Annie, jouée par Julie Denisse incroyablement drôle et touchante dans son rôle, se rapprochent sur scène dans l'isolement et le rejet sans savoir qu'elles vivent la même douleur. Pour les bourreaux, « une femme en principe c'est heureux » donc forcément, ce sont elles qui ont un problème. Habilement enfermées dans la culpabilité, elles deviennent des victimes et acceptent l'impensable jusqu'à l'ultime douleur, celle qui leur fait frôler la mort, l'ultime geste qui tue le bébé porté par Rachida, l'ultime chute d'Annie fracassée de toutes parts qui pense à sauver ses enfants de l'image qu'elle leur renvoie.

En à peine deux heures, Gérard Watkins écrit l'histoire de la violence conjugale, il dévoile ses mécanismes et les signes qui ne trompent pas sans jamais caricaturer ses personnages tombés dans le cercle de la violence banalisée. Il parvient avec beaucoup d'habileté à montrer les failles du système judiciaire pour lutter contre ce type de violences et dans une dernière scène de thérapie de groupe bouleversante, les personnages disent en avoir fini de rejouer leurs souvenirs de violences conjugales. Comme si la frontière entre le personnage et l'acteur n'existait plus, Annie nous salue et nous remercie pour le travail qu'elle a fait avec nous ce soir. Avant d'être une fiction, la violence est réelle, *Scènes de violences conjugales* peut alors prétendre être non seulement une leçon de théâtre, mais une véritable invitation à lutter contre le geste violent, et le mot qui l'accompagne.

Marianne Guernet-Mouton

Avec : Hayet Darwich, Julie Denisse,
David Gouhier, Maxime Lévêque, Yuko Oshima